

MARC ET L'ASEXUALITÉ



Un cours préparatoire qui utilise les techniques Freinet et la pédagogie institutionnelle dans une école libérale qui se voudrait non directive.

Un «bon milieu» : majorité de cadres moyens aussi favorables aux idées à la mode (liberté, non-répression, «épanouissement», etc.) que soucieux de promotion sociale et de résultats scolaires immédiats. L'attente des parents est énorme

car le mythe est toujours là : le petit Français «normal» apprend à lire à six ans et en six mois. Je suivrai mes élèves au cours élémentaire première année, ce qui ne signifie pas que je dispose de deux ans pour leur apprendre à lire.

En début d'année, j'ai tenté, sans trop d'illusions, de faire entendre aux parents que tous ces enfants de six ans étaient loin d'être identiques, qu'il faudrait du temps et du travail. J'ai indiqué, sans insister, que lorsque les verbes «recevoir» et «consommer» étaient plus habituels que «faire» et «donner», des difficultés étaient prévisibles (1).

Marc, six ans, petit, mince, diaphane, coiffé à la Stone, des traits réguliers, un sourire d'ange. Au début, Marc reste à la cantine et à l'étude. Marc joue le jeu de la classe, fait gentiment ce qu'il faut faire : parle (peu) au «Quoi de neuf?», davantage lors du choix de textes libres, intervient parfois au conseil (souvent hors de propos) et il n'est pas facile de voir que, souvent encore, il ne sait pas pourquoi il vote. Il fait comme les autres mais j'ai l'impression qu'il est à côté de la plaque, très rarement impliqué dans ce qu'il fait. La vie coopérative semble glisser sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard.

Qu'il aime surtout jouer à la dinette avec les filles, rien d'extraordinaire ; que les stagiaires de passage demandent presque toujours : «L'enfant, là-bas c'est un garçon ou une fille?» rien de dramatique. Mais que, pendant dix-huit mois, lors des choix de textes, Marc s'exprime au féminin, voilà qui devient «intéressant».

Genèse de cette mini monographie

Intriguée, j'écris et Marc s'inscrit dans mon journal de bord. Au congrès de Grenoble (sept. 81), je raconte l'histoire à genèse coopé (2) : ça intéresse. Commentaires à chaud plus ou moins farfelus des textes de Marc, sur le mode «ça me fait penser à...». Associations libres. On triera plus tard. Je ne risque pas d'être évaluée, jugée donc je parle.

Reste à ordonner les notes ! On m'aide et je rédige. *Marc et l'asexualité* subit la critique du groupe (oct. 81). D'où ce texte un peu compliqué où parlent le petit garçon, la maîtresse, la mère et aussi Genèse Coopé, texte dont une des qualités est d'être imparfait : de laisser à désirer. Et que nous adressons à d'autres qui, dans la même situation que nous, sont susceptibles d'y entendre quelque chose.

Je ne suis plus seule avec «l'enfant abîmé et sa mère» (3), seule devant l'Ecole et l'opinion publique. Un texte libre, présenté au groupe et choisi, mis au point coopérativement, imprimé et diffusé...

Et si les techniques Freinet étaient utilisables avec des adultes ?

Lors du choix de textes...

Les autres écoutent Marc et l'acceptent tel qu'il est. Ici, on ne se moque pas (c'est une décision commune), on ne juge pas.

(1) Les conditions socio-économiques n'expliquent pas toutes les difficultés scolaires. Cette année-là, dans ce «bon milieu» j'aurais pu, sur vingt-trois élèves décrire neuf «cas intéressants». Certes, dans une classe où l'on fait taire, dans celle où l'on refuse d'entendre, on a moins d'histoires. On ne trouve que des instables, des retardés, des dysmalades et des rêveurs comme Marc.

(2) Genèse de la coopérative, groupe de travail de l'I.C.E.M., étudie ce qui se passe dans la classe primaire coopérative, ce qui fait évoluer les enfants et les adultes.

(3) Cf. Maud MANNONI, *L'Enfant arriéré et sa mère*, Seuil 1966.

Ici, chacun a une chance d'être dans le journal : d'exister socialement.

Les copains ne l'ont jamais interrompu (sauf Xavier) : ils laissent dire mais n'ont guère de questions à poser. Le message, que l'on peut penser un peu délirant, certainement entendu de tous n'appelle guère de commentaire. Il reste un peu lettre morte et se répète, chaque fois un peu modifié. Laisser dire, laisser tomber. Peut-être est-ce aussi bien ainsi : Marc est vivant, il finira bien par parler d'autre chose... Il ne parle pas tout seul, on l'écoute.

... Marc parle, au féminin

I. 3-10-78 :

«Un petit enfant est allé au bois. Il a touché quelque chose : c'était des petits lapins.»

II. 10-10-78 :

«Un petit garçon rentrait chez lui. Il a demandé à sa maman d'aller dehors. Elle a dit non. Il y est allé quand même. Il a trouvé un ami et dans le bois, il a entendu une petite voix qui pleurait. C'était une petite fille. Elle a cueilli des fleurs et elle les a données à sa maman. Sa maman lui a dit de ne plus recommencer et elle lui a fait un bisou.»

III. 20-10-78. Texte élu :

«Une fille a écrasé un petit oiseau. Elle est passée sur un petit oiseau avec son vélo. La dentiste l'a soigné. Le petit oiseau a guéri.»

IV. 11-78 :

«Je suis allé chez ma mamie. Une petite fille est allée chez sa mamie.»

Elle s'est perdue dans les bois.

Sa mamie l'a cherchée toute la journée.»

V. 11-78 :

«Une petite fille était dans une poussette. C'était un bébé. Elle se balançait. Une grande fille est arrivée avec son chien. Après elle l'a fait tomber. Après elle est allée chez elle. Elle a vu sa famille qui lui a demandé si c'était bien le bois ; elle a dit oui.»

VI. 11-78 :

«Une petite fille était dehors. Elle s'est fait mal avec son vélo. Ensuite, elle a écrasé une grenouille.»

VII. 12-78 :

«Ma maman m'a dit qu'il ne fallait pas déchirer le calendrier. Il a déchiré le calendrier. Son papa est venu et lui a donné deux paires de claques et une fessée. Il s'est lavé les mains et s'est couché. Le lendemain, il n'a pas voulu se lever. Le papa était très en colère et est reparti au travail.»

VIII. 12-78 :

«La petite fille, non, le petit garçon a renversé le sapin. La maman ne voulait pas qu'on y touche. Elle l'a grondé. Quand le papa est arrivé, il l'a grondé aussi.»

IX. 12-78 :

«Ma maman a dit qu'il ne fallait pas toucher à la viande. Elle l'a touchée. Elle s'est brûlée. Elle était punie dans un petit coin. Maman a mis la table. C'était même pas bon parce qu'elle l'avait touchée.»

X. 2-79 :

«Un garçon travaillait mal. La maîtresse n'était pas contente. Elle lui a tiré les cheveux. Il était à la crèche. Pendant la récré, ils attaquaient. Il a acheté des roses et il les a données à la maîtresse. La maîtresse était vraiment contente.»

XI. 2-79 :

«Un jour, dans une maison, il y avait une maman et un enfant. L'enfant s'est sauvé avec son petit vélo. La maman l'appelait. Il était parti avec son petit vélo. Il a rencontré une sorcière qui lui a offert une pomme et il est mort.»

XII. 3-79 :

«Une fille, elle a dit va manger. Elle s'est lavé les mains. Elle a ouvert le robinet d'eau chaude. Elle a dit «aïe !» Elle s'est lavé les dents avec du dentifrice. Elle s'est couchée. Sa maman lui a dit de venir.»



XIII. 20-4-79 :

«Une fille avait des lunettes. Si elle les laisse tomber, elle ne voit plus clair. Elle est allée dans un jardin. Sa mère l'a cherchée partout. Elle a pris le train et elle est allée dans tous les villages.»

XIV. 27-4-79 :

«Un garçon se promenait dans les bois avec son vélo. Il y avait une pierre et un chat. Son chat lui a crié : «Attention ! Il y a une pierre.» Il est tombé. Après, il est allé dans les bois. La roue s'est dégonflée. Sa roue était tout de travers. Quand il est rentré chez lui, il a appelé sa maman : «Maman.» Elle n'était pas contente.»

XV. 1-6-79 :

«Dimanche, ma mère m'a acheté une corde. J'ai sauté avec. Quelqu'un a tiré sur la corde, elle a craqué. En sortant de l'école, sa maman l'a grondé et lui a donné une fessée. Après la maman de la petite fille a rattaché la corde. Puis la petite fille est allée à la montagne chez sa mamie qui lui a dit : «Que tu as une belle corde !»

XVI. 1-80 :

«Un petit garçon est allé au bois. Il a vu des guêpes. Il s'est fait piquer. Il a dit : «aïe !» Il l'a dit à sa maman et il n'est plus allé dehors.»

XVII. 3-3-80 :

«Hier, un garçon se promenait. Il a rencontré un écureuil. Il a voulu le tuer. Un train est passé. Le garçon était en retard. Il ne savait pas que c'était son train, mais c'était lui. Il a couru. Quand il est rentré chez lui, il a dit à sa mère qu'il avait vu un écureuil. Sa mère a dit qu'il aurait dû le tuer. Il est retourné. Après il a mangé.»

XVIII. 13-3-80 :

«Un garçon se promenait dans un champ. Il a retrouvé son copain. Ils sont allés jouer sur un toboggan. le garçon est tombé. Il a saigné. On l'a emmené à l'hôpital. Son ami est allé le voir. Il est sorti de l'hôpital. Après il a toujours eu peur.»

L'intervention de Xavier (novembre 1978 ?)

Xavier qui a quelques difficultés momentanées avec les filles rompt le silence du choix de textes : «*Tu racontes toujours des histoires de filles. On en a marre des histoires de filles !*» Marc qui avait commencé par : «*Il était une fois une petite fille qui se promenait...*» reprend imperturbable : «*Il était une fois un petit garçon qui... Elle... elle... elle...*»

Et une question intéressante de Laurent (juin 1980)

Dans les textes de Marc, le père n'apparaît que deux fois : en décembre 78. Il apparaîtra une dernière fois en fin de deuxième année. Et en majesté : «*Il s'est caché dans une poubelle.*» Marc n'en parlera jamais au «*Quoi de neuf ?*» ni ailleurs. A tel point que Laurent vient me trouver : «*Maîtresse, Marc, il a un papa ? — Quelle question ! Biens sûr qu'il a un papa. — Ah ! bon. Je croyais qu'il en avait pas. Il nous en parle jamais !...*»

Ce qui parle fait parler

Apparemment dans le désordre, ça cause à Genèse Coopé. Ça met en cause aussi. Et chacun de fantasmer. Marc, enfant-prétexte à expression libre des adultes... Nous savons bien qu'à propos des histoires d'enfants nous projetons nos fantasmes personnels mais nous savons aussi que c'est à travers ces fantaisies que, peut-être, nous aurons accès au discours de Marc.

Extraits d'une séance confuse : thèmes...

1. «*Promenons-nous dans le bois*». Retour à la mère nature. On régresse gentiment, on touche les petits lapins (II). On trouve une petite fille qui pleure (III). On se perd (IV) on tombe mais «*c'était bien*» (V). On y retourne. Le vélo se dégonfle (XIV), les guêpes piquent (XVI). Nous n'allons plus au bois (XVII) mais tout est devenu danger, un simple toboggan (XVIII)...

2. La désobéissance punie. On sort, on quitte la maison, on se perd, on tombe, on se fait mal (VI) et finalement la sorcière vous offre la pomme (XI).

Qu'on transgresse les interdits — calendrier (VII), sapin (VIII), viande (IX) — on est battu ou brûlé.

3. Qu'est-ce qu'on tue là ? Un petit oiseau (III), une grenouille (VI) écrasés par une fille, un écureuil condamné par la mère (XVII).

4. Le poison, c'est la viande (la chair ?). Y toucher c'est mal et ça fait mal : ça brûle et ça pollue (IX).

5. Pour rentrer en grâce : des roses (X) pour la méchante maîtresse — que trouve-t-on dans les roses ? — une petite fille, des fleurs (II) ou la peau d'un écureuil (XVII) pour la maman.

6. La corde, ou le cordon. Si quelqu'un casse la corde il (?) est battu. Mieux vaut être une fille car la maman rattache la corde et l'on rejoint la mamie à la montagne (XV). Le clan des femmes ?

On pourrait continuer mais ces interprétations faciles ont-elles une utilité quelconque ? «*Psychoanalyse de Monoprix*». Quel gosse n'a pas fantasmé sur de pareils thèmes ?

... et variations

Plus intéressante peut-être, outre ce ballet féminin/masculin, l'utilisation curieuse des pronoms personnels et des adjectifs possessifs dans les textes (VII) et (XV). Le m', première personne à qui s'adresse la mère devient il sujet qui déchire et c'est lui qui reçoit les claques : troisième personne, l'absent, celui de qui on parle...



Difficile de savoir qui parle. De quel désir est marqué le corps de cet ange ? Marc existe-t-il en tant qu'individu distinct, séparé, sexué ?

Pour résumer :

J'ai pensé (plus tard, dit la maîtresse) que tout était dans le texte II du 10 octobre 1978 : il est garçon, il veut sortir, s'éloigner de sa maman qui dit non. Il entend pleurer une petite fille : qui est-ce ? Et là il disparaît. C'est une petite fille qui revient à sa place, avec des fleurs, et qui reçoit un bisou de sa maman.

Autrement dit : pour (r)entrer dans le désir de la mère il faut être ou devenir une fille. Il faut et il suffit de changer de sexe (4).

Que faire ?

Faire confiance aux activités, au groupe, aux institutions ? L'expression libre : la répétition. Les autres, la loi : il esquive. La classe coopérative le meut mais ne l'émeut pas. Rien ne l'accroche vraiment. Il reste dans sa bulle. Son désir est ailleurs, coincé dans une relation pathogène. Marc n'est pas débile — ou pas encore ? — mais il ne progresse guère. Alors une psychothérapie ?

- Ce n'est pas mon métier.
- Tu connais mon opinion sur les psychothérapies gratuites sur le pas de la porte.
- C'est pourtant bien une psychothérapie qui s'amorce là, que tu le veuilles ou non : Marc parle et est entendu.

Est psychanalyste celui (ou celle) en présence de qui la vérité surgit... s'il est aussi capable d'entendre une demande qui, justement, ne peut s'exprimer.

La demande de Marc

Quelque chose, là, in-siste comme une source sous la terre, qui, lors des choix de textes, s'exprime sur un mode répétitif sans arriver à se dire.

Marc répète : il essaie de rejouer la partie.

C'est dans la classe qu'il parle : c'est à la classe qu'il s'adresse au présent. Il a six ans, sept ans. L'âge où, dit-on, le futur chevalier quittait le monde maternel pour devenir page et vivre ailleurs, avec les hommes. Que veut-il, Marc ? Peut-être tout simplement être accueilli tel qu'il est dans ce monde nouveau qu'il accepte. Xavier le dit assez fort : la classe accueillerait très bien Marc garçon.

(4) Ici, en 1980 nous sommes assez loin de l'«*envie du pénis*» des petites filles d'antan (cf. Freud, 1908 : *Les théories infantiles de la sexualité* et Bettelheim, 1954 : *Les blessures symboliques*). Ne confondons pas l'objet pénis et le signifiant phallus. Personne n'a, ne détient le phallus (cf. Lacan, *Écrits*, p. 685 et 900).

Entendre une voix : «*Tu es Marc, un garçon, je t'aime comme tu es.*» Ce qu'il n'a, semble-t-il, jamais entendu et qu'il ne peut pas entendre car la petite fille pleurerait. Empêtré qu'il est dans le désir (presque) inconscient de sa mère, c'est exactement le contraire qu'il dit entendre : «*Je t'aime... fille.*»

Etre accueilli dans l'état où l'on se trouve. Sinon on crève. Mais ne pas être maintenu dans cet état... mortel. Marc finira par se taire : il s'adaptera, comme on dit. Or il n'a aucune chance de répondre totalement au désir de sa mère. Même si un changement de sexe était possible, vœu imaginaire auquel, faute d'autre chose, il se raccroche.

Marc reste coincé dans son fantasme de changement de sexe alors que c'est une castration symbolique (5) qui fait ici défaut. Une psychothérapie, peut-être ? As-tu rencontré les parents ?

Dialogues avec la mère

Contrairement à ce qu'on pourrait croire (6) il m'arrive de rencontrer les parents.

En début d'année, j'essaie de rassurer les inquiets, j'explique comment je travaille et pourquoi. Pour le moment tout va bien. En cas de difficulté, je vous demanderai de venir. Faites de même, je vous recevrai volontiers, etc.

Je ne convoquerai jamais les parents de Marc. C'est Madame X qui, plusieurs fois, viendra aux nouvelles. Seuls semblent l'intéresser les progrès scolaires.

Madame X travaille. Plutôt petite elle cache son anxiété derrière un sourire.

Pourtant, quand je verrai à quel point «ça insiste», à quel point Marc semble mal dans sa peau malgré son beau sourire, à quel point se répète «un garçon ou une fille» j'essaierai, parlant d'abord travail de sensibiliser la mère au problème. Elle n'entend pas et revient toujours au travail scolaire.

Février 1979 :

Comme je lui dis que Marc est souvent ailleurs et que jamais il ne parle de son père, elle paraît tomber des nues mais trouve vite une explication rassurante : «*Vous savez, mon mari n'est pas souvent là. Son travail le prend beaucoup.*»

Je lui dis que je comprends mais que cela semble faire problème. Ce père souvent absent... qu'elle lui en parle... qu'il s'occupe beaucoup de lui quand il est là... «*Mais, vous savez, il est là, soit le matin soit le soir. — Ah ! bon. — Quand il est là il n'a pas envie d'être sévère, il joue beaucoup avec eux...*» C'est madame X qui s'occupe de tout : repas, toilette, santé, éducation, école. J'essaie de lui faire entendre que le père a une fonction importante en séparant l'enfant de sa mère, qu'une identification à un père valorisé par la mère est valorisante pour un enfant, que celui-ci pour grandir a besoin de s'opposer et, parfois, de trouver à qui parler.

Elle réagit vivement : «*Le père autoritaire et la mère gentille, c'est complètement dépassé.*»

Je pense : «*De quoi je me mêle ?*» Mais je termine : «*Il serait grave que Marc, en grandissant ne s'identifie qu'à une femme.*»

Elle en rit comme d'une bonne plaisanterie irréalisable (et si j'avais touché à quelque vœu inconscient ?). Rien à faire. Nous nous quittons sur un sourire.

Octobre 1979 :

Rien n'a changé sous le soleil (ou sans...). J'interpelle Madame X bien décidée cette fois-ci à faire entendre ce que j'ai à dire. L'entretien dure trois quarts d'heure. Je ne saurais en dire le contenu mais ce dont je suis sûre c'est qu'elle finit par me dire qu'elle n'a jamais voulu de garçons, qu'elle voulait des filles.

— *Alors, vous comprenez, quand mon premier fils est né j'ai été déçue mais j'ai accepté. Quand Marc est arrivé, la déception a été trop grande, je n'ai pas supporté. D'ailleurs je ne m'en suis pas occupée pendant plusieurs mois.*

— *Je comprends... mais vous pouvez essayer de comprendre que Marc essaie de ressembler à la petite fille que vous auriez voulu avoir. Avec sa tête, il sait bien qu'il est un garçon mais inconsciemment, sans s'en rendre compte, pour être aimé, il essaie de correspondre à ce que vous auriez voulu qu'il soit. Même si vous ne lui avez jamais dit. Il le sent. Ça passe directement d'une mère à son enfant.*

Elle me répond qu'elle aime bien Marc comme garçon. Je la sens ébranlée et capable d'entendre... Alors j'ajoute qu'il serait bon que Marc puisse parler de tout ça avec quelqu'un, un psychologue par exemple. Il a besoin d'une aide. Elle se calme : «*Mon fils aîné y va déjà... le temps... l'argent.*» Je lui signale qu'au C.M.P.P. il sera pris en charge, que je veux bien voir le psychologue. Je la remonte en lui disant qu'il vaut mieux agir pendant que ce n'est pas trop ancré, que ce sera moins long. Tout irait mieux si Marc était bien dans sa peau, etc.

Elle ira au C.M.P.P.

Ouf ! Il est six heures. Je sors épuisée de l'entretien mais ravie. Marc n'est pas sorti de l'auberge mais quelque chose va pouvoir être tenté.

Une fois de plus, je me suis réjouie trop vite. Je reçois une lettre : on a découvert (on ? C.M.P.P. ?) que Marc entendait mal. On va le soigner. Je vois Madame X à une sortie de classe : «*Et pour ce dont on avait parlé ?*»

Elle me répond sèchement : «*Marc n'entend pas bien. Les problèmes viennent de là. Je vais lui faire soigner les oreilles.*»

Ouf ! Tout s'explique, Je n'insiste pas.

Le médecin scolaire que je rencontre comprend vite et remet une convocation à Marc.

La mère déboule dans la classe :

— *Qu'est-ce qui ne va pas ?*

— *Je n'ai pas changé d'avis, Marc a besoin d'une aide psychologique.*

— *Je n'irai pas à la visite et pour le psychologue, c'est réglé.*

— *C'est vous qui décidez.*

Nous n'en parlerons plus jamais.

Et le père ?

(Extraits d'une discussion animée)

— *J'ai dit : «C'est vous qui décidez.» Ce qui m'étonne et m'effraie un peu c'est que j'aie pu «oublier» le père. Pour moi, cet «oubli» a autant d'importance que l'histoire de Marc. J'ai oublié : c'est impensable !*

— *L'occasion était belle de le sortir de sa poubelle, celui-là, de le faire apparaître sur la scène scolaire et de lui donner la parole.*

— *«Le» sortir, «le» faire apparaître, «le» faire parler... Quelle comédie allait se jouer sur le parvis de Notre-Dame l'Ecole ? Tu crois qu'il aurait parlé ?*

— *C'est la mère qui veut une fille mais lui ?*

— *Son garçon-fille n'a pas l'air de trop le gêner. Il s'en accommode. Sinon il aurait bougé.*

— *Ça valait le coup d'essayer. Tu parles très bien des carences paternelles (7)...*

— *Mais de là à penser que la Bonne Parole puisse être entendue dans ce contexte !*

— *Vous en avez vu d'autres, vous, des pères ? Dans des contextes comparables...*

— *Chaque samedi, un père vient bricoler avec les gamins. C'est l'enthousiasme.*

— *Moi je convoque toujours les parents. C'est la mère qui vient, d'ordinaire. Après son travail. Les gosses c'est l'affaire des femmes, non ?*

— *S'ils viennent à deux, c'est elle qui parle.*

— *Ne généralisons pas : je caricature. J'invite des parents «modernes». Je m'attends à voir un homme. Arrive avec la maman un grand garçon bien gentil, bien poli, bien comme il faut : un père exemplaire qui a bien travaillé à l'école et qui continue à beaucoup travailler et à écouter la maman. Homo domesticus automobilis. Un père ? Non, un grand frère... qui couche avec maman. Comme je ne prétends pas changer le monde et que je n'ai pas de temps à perdre, je laisse tomber...*

(5) «*Je ne parle pas ici de mutilation pénienne mais de l'abandon définitif dans l'image de son corps d'un lien fantasmé de fécondité qui érotise la relation enfant - ses parents et les adultes auxquels il les associe.*» (F. Dolto, préface à V.P.I., p. 14.)

(6) Cf. Sébastien in *Qui c'est l'conseil ?* et Miloud in *L'Éducateur* n° 7 de janv. 80.

(7) Si l'on ne décolle pas constamment le Symbolique de l'Imaginaire, à quoi sert de citer Lacan, Dolto, Mannoni, etc. ? A quoi sert de réciter que le non du père (réel) interdit la réintégration du produit, que le nom du père en marquant l'enfant le sépare symboliquement de sa mère, que la Parole du père (symbolique) fait la loi à tous, père compris, que l'image du père permet une identification salvatrice, etc. ?

- Le gosse aussi.
- Oui, si je ne peux rien faire d'autre. Dans le cas présent, Monsieur X était-il de taille à s'opposer à Madame en décidant tout seul d'une psychothérapie ?
- C'est justement ce qu'on ne sait pas. Ça paraît peu probable mais...
- Aucune psychothérapie d'enfant n'est pensable sans l'autorisation paternelle (en demandant l'autorisation, tu fais exister le père). Mais attention ! ça peut faire un sacré remue-ménage ! Le gosse occupe une place dans l'édifice familial, s'il change, s'il «guérit» l'édifice est en péril. Même boîteux, il y a des équilibres à préserver. Sinon, gare à la casse !
- On le voit bien ça quand les gosses acquièrent un peu d'autonomie. C'est toute la famille qu'il faut prendre en compte, tu vois le travail !
- Nous ne sommes pas payés pour ça. Tu disais, neuf «cas intéressants», ça fait neuf familles.
- D'autant que nous n'avons, socialement aucun pouvoir...
- ... Donc aucune responsabilité.
- J'ai évidemment peu de chances d'être entendue par des dames qui m'appellent par mon prénom, comme la bonne, autrefois.
- De quoi se mêle-t-elle cette petite institutrice ?
- C'est vrai, au nom de quoi nous permettons-nous d'intervenir parfois ? Y a-t-il quelque part l'ombre d'une demande ?
- Marc, à sa manière...
- Il n'est pas majeur.
- Deux questions : 1. Avais-tu, oui ou non, envie d'entreprendre une thérapie familiale ? Avec les risques que tu connais.
- A vrai dire... non.
- 2. Crois-tu que tu avais une chance de changer les choses en voyant Monsieur X ?
- J'aurais pu essayer...
- Ta conviction intime ?
- Ça n'aurait servi à rien.
- Alors tu as «oublié». Ce n'est peut-être pas plus mal comme ça. On n'a pas le droit d'échouer.
- L'inconscient, c'est pas forcément idiot.
- N'empêche que ça fait drôle de laisser tomber un gosse.

Résultats scolaires...

- A toujours parlé au «Quoi de neuf ?».
- A toujours raconté puis écrit des histoires.
- En mathématiques presque rien : ne comprend pas.
- Avant, après ? Ne connaît pas.
- Ajouter, retrancher ? Le gouffre (8).

... et avis de l'institutrice

- Marc a très peu grandi, très peu changé de six à huit ans.
- A ton avis ? A moins d'un miracle, Marc est foutu. Dommage que Madame X n'ait pu m'entendre. Il est vrai que je ne suis qu'une simple institutrice.

«De quel droit vous permettez-vous de guérir ?»

Une enseignante scandalisée 1979

«Si l'éducateur formé à l'analyse par expérience vécue est amené [...] à recourir à l'analyse pour étayer son travail, il faut lui reconnaître sans détours le droit de s'en servir. L'en empêcher relèverait de raisons mesquines.»

S. Freud, 1925

Dans l'*Encyclopédie française*, en 1938, J. Lacan parlait déjà du déclin de l'imago paternelle.

La cure psychanalytique échoue quand

- la mère continue à confondre fonction maternante et fonction maternelle ;
- le père surinvestit le travail et la réussite sociale et se sent interpellé par l'enfant : «Qu'est-ce qu'un père ?»

Conclusion du groupe de travail : psychanalyse des enfants, Ecole Freudienne de Paris, 1975.

Le module «Genèse de la coopé» (Jean-Claude COLSON, René LAFFITTE, Maurice MARTEAU, Jean-Louis MAUDRIN, Fernand OURY, Catherine POCHE).

(8) Si Marc ne peut faire de choix dans un système binaire fille/garçon, il a peu de chances de distinguer a de non-a, point de départ de la logique. Quand deux ne font qu'un et que le troisième ne compte pas, il est difficile de concevoir que $3 = 1 + 1 + 1$. Cf. *C.C.P.I.*, p. 114 (Hervé) et p. 191 (Philippe) ; Stella Baruk, *Echec et maths*, Seuil, Points ; *Fabrice et l'apprentissage des mathématiques*, Seuil.

